



2007-2008

Université Paris X Nanterre
Service d'enseignement À distance
Bâtiment E - 2ème étage
200, Avenue de la République
92001 NANTERRE CEDEX
Tel : 01.40.97.76.18

Envoi du 15-10-2007

Nombre de pages : 4

Matière : PHILOSOPHIE L3
E.C. : LLPHI516

Philosophie contemporaine

Bergson : L'Évolution créatrice (1907)

M. HOQUET Thierry

Document d'accompagnement du cours audio enregistré
le mercredi 24 octobre 2007

Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience*

Avant-propos, p. VII : « Mais on pourrait se demander si les difficultés insurmontables que certains problèmes philosophiques soulèvent ne viendraient pas de ce qu'on s'obstine à juxtaposer dans l'espace les phénomènes qui n'occupent point d'espace... »

p. 69-70 : « Les auteurs de ces théories semblent, en effet, avoir laissé de côté le problème de la nature de l'espace pour rechercher seulement par quel processus nos sensations viennent y prendre place et se juxtaposer, pour ainsi dire, les unes aux autres : mais, par là même, ils considèrent les sensations comme inextensives, et établissent, à la manière de Kant, une distinction radicale entre la matière de la représentation et sa forme. Ce qui ressort des idées [des psychologues], c'est que les sensations par lesquelles nous arrivons à former la notion d'espace sont inétendues elles-mêmes et simplement qualitatives : l'étendue résulterait de leur synthèse, comme l'eau de la combinaison de deux gaz. Les explications empiristes ou génétiques ont donc bien repris le problème de l'espace au point précis où Kant l'avait laissé : Kant a détaché l'espace de son contenu ; les empiristes cherchent comment ce contenu, isolé de l'espace par notre pensée, arriverait à y reprendre place. Il est vrai qu'ils paraissent avoir méconnu ensuite l'activité de l'intelligence, et qu'ils inclinent visiblement à engendrer la forme extensive de notre représentation par une espèce d'alliance des sensations entre elles : l'espace, sans être extrait des sensations, résulterait de leur coexistence. Mais comment expliquer une pareille genèse sans une intervention active de l'esprit ? [...] Ainsi, des sensations inextensives resteront ce qu'elles sont, sensations inextensives, si rien ne s'y ajoute. Pour que l'espace naisse de leur coexistence, il faut un acte de l'esprit qui les embrasse toutes à la fois et les juxtapose ; cet acte *sui generis* ressemble assez à ce que Kant appelait une forme *a priori* de la sensibilité. »

pp. 74-75 : « La durée toute pure est la forme que prend la succession de nos états de conscience quand notre moi se laisse vivre, quand il s'abstient d'établir une séparation entre l'état présent et les états antérieurs. »

p. 77 : « Bref, la pure durée pourrait bien n'être qu'une succession de changements qualitatifs qui se fondent, qui se pénètrent, sans contours précis, sans aucune tendance à s'extérioriser les uns par rapport aux autres, sans aucune parenté avec le nombre : ce serait l'hétérogénéité pure. »

p. 78 : « Il est vrai que nous comptons les moments successifs de la durée, et que, par ses rapports avec le nombre, le temps nous apparaît d'abord comme une grandeur mesurable, tout à fait analogue à l'espace. Mais il y a ici une importante distinction à faire. Je dis par exemple qu'une minute vient de s'écouler, et j'entends par là qu'un pendule, battant la seconde, a exécuté soixante oscillations. Si je me représente ces soixante oscillations tout d'un coup et par une seule aperception de l'esprit, j'exclus par hypothèse l'idée d'une succession : je pense, non à soixante battements qui se succèdent, mais à soixante points d'une ligne fixe, dont chacun symbolise, pour ainsi dire, une oscillation du pendule. Si d'autre part je veux me représenter ces soixante oscillations successivement [...] je me condamnerai à demeurer sans cesse dans le

présent ; je renoncerais à penser une succession ou une durée. Que si enfin je conserve, joint à l'image de l'oscillation présente, le souvenir de l'oscillation qui la précédait, il arrivera de deux choses l'une : ou je juxtaposerai les deux images, et nous retombons alors sur notre première hypothèse ; ou je les apercevrai l'une dans l'autre, se pénétrant et s'organisant entre elles comme les notes d'une mélodie, de manière à former ce que nous appellerons une multiplicité indistincte ou qualitative, sans aucune ressemblance avec le nombre : j'obtiendrai ainsi l'image de la durée pure, mais aussi je me serai entièrement dégagé de l'idée d'un milieu homogène et mesurable. »

pp. 82-83 : « Nous n'avons point affaire ici à une *chose*, mais à un *progrès* : le mouvement, en tant que passage d'un point à un autre, est une synthèse mentale, un processus psychique et par suite inévident. Il n'y a dans l'espace que des parties d'espace, et en quelque point de l'espace que l'on considère le mobile, on n'obtiendra qu'une position. Si la conscience perçoit autre chose que des positions, c'est qu'elle se remémore les positions successives et en fait la synthèse. »

p. 117 : « Le déterminisme psychologique, sous sa forme la plus précise et la plus récente, implique une conception associationniste de l'esprit. On se représente l'état de conscience actuel comme nécessité par les états antérieurs, et pourtant on sent bien qu'il n'y a point là une nécessité géométrique, comme celle qui lie une résultante, par exemple, aux mouvements composants. Car il existe entre des états de conscience successifs une différence de qualité, qui fait que l'on échouera toujours à déduire l'un d'eux, *a priori*, de ceux qui le précèdent. »

p. 165 : « On analyse une chose, mais non pas un progrès ; on décompose de l'étendue, mais non pas de la durée. Ou bien, si l'on s'obstine à analyser quand même, on transforme inconsciemment le progrès en chose, et la durée en étendue. Par cela seul qu'on prétend décomposer le temps concret, on en déroule les moments dans l'espace homogène ; à la place du fait s'accomplissant on met le fait accompli, et comme on a commencé par figer en quelque sorte l'activité du moi, on voit la spontanéité se résoudre en inertie et la liberté en nécessité. — C'est pourquoi toute définition de la liberté donnera raison au déterminisme. »

p. 166 : « le temps peut-il se représenter adéquatement par de l'espace ? » — « À quoi nous répondons : oui, s'il s'agit du temps écoulé ; non, si vous parlez du temps qui s'écoule. Or l'acte libre se produit dans le temps qui s'écoule, et non pas dans le temps écoulé. [...] Toutes les difficultés du problème, et le problème lui-même, naissent de ce qu'on veut trouver à la durée les mêmes attributs qu'à l'étendue, interpréter une succession par une simultanéité, et rendre l'idée de liberté dans une langue où elle est évidemment intraduisible. »

p. 174 : « L'erreur de Kant a été de prendre le temps pour un milieu homogène »

p. 175 : « C'est dans cette confusion de la vraie durée avec son symbole que résident, selon nous, la force et la faiblesse du kantisme tout à la fois. Kant imagine des choses en soi d'un côté, et d'autre part un Temps et un Espace homogènes au travers desquels les choses en soi se réfractent : ainsi naîtraient d'un côté le moi phénomène, celui que la conscience aperçoit, et de l'autre les objets extérieurs. Le temps et l'espace ne seraient donc pas plus en nous qu'en dehors de nous ; mais la distinction même du dehors et du dedans serait l'œuvre du temps et de l'espace. Cette doctrine a l'avantage de fournir à notre pensée empirique un fondement solide, et de nous assurer que les phénomènes, en tant que phénomènes, sont connaissables adéquatement. »

p. 180 : « Le problème de la liberté est donc né d'un malentendu : il a été pour les modernes ce que furent, pour les anciens, les sophismes de l'école d'Élée, et comme

ces sophismes eux-mêmes, il a son origine dans l'illusion par laquelle on confond succession et simultanéité, durée et étendue, qualité et quantité. »

Condillac, *Traité des Sensations* (1754)

(rééd. Fayard, Corpus des Œuvres de philosophie en langue française, 1984)

Livre I. chapitre I. Des premières connaissances d'un homme borné au sens de l'odorat.

« § 1. La statue bornée à l'odorat ne peut connaître que des odeurs.

Les connaissances de notre statue bornée au sens de l'odorat ne peuvent s'étendre qu'à des odeurs. Elle ne peut pas plus avoir les idées d'étendue, de figure, ni de rien qui soit hors d'elle, ou hors de ses sensations, que celles de couleur, de son, de saveur.

§2. Elle n'est, par rapport à elle, que les odeurs qu'elle sent.

Si nous lui présentons une rose, elle sera par rapport à nous une statue qui sent une rose ; mais par rapport à elle, elle ne sera que l'odeur même de cette fleur. »

Livre I, chapitre II. Des opérations de l'entendement dans un homme borné au sens de l'odorat...

« § 6. Naissance de la mémoire

Mais l'odeur qu'elle sent, ne lui échappe pas entièrement, aussitôt que le corps odoriférant cesse d'agir sur son organe. L'attention qu'elle lui a donnée, la retient encore ; et il en reste une impression plus ou moins forte, suivant que l'attention a été elle-même plus ou moins vive. Voilà la mémoire.

§ 7. Partage de la capacité de sentir entre l'odorat et la mémoire

Lorsque notre statue est une nouvelle odeur, elle a donc encore présente celle qu'elle a été le moment précédent. Sa capacité de sentir se partage entre la mémoire et l'odorat ; et la première de ces facultés est attentive à la sensation passée, tandis que la seconde est attentive à la sensation présente.

§ 8. La mémoire n'est donc qu'une manière de sentir. »

Vladimir Jankelevitch, *Henri Bergson*, éd. Quadrige, pp. 11-12

« On ne peut dire exactement que le bergsonisme, philosophie de la plénitude, admette la loi absolutiste et totalitaire du tout-ou-rien, loi valable, selon le Stoïcisme, pour l'alternative de la vertu et du vice, de la sagesse et de la folie... Bergson n'eût pas davantage fait sien l'ultimatum abrupt qui fut celui d'Hamlet : être ou n'être pas ! Ce qui est vrai, c'est que la mutation soudaine aboutit seule à la nouveauté qualitative que jamais n'obtiendront les gradations ou dégradés scalaires du génétisme. L'amour, dit La Bruyère, commence par l'amour. On pourrait dire de même que l'esprit commence par l'esprit. Nous n'avons aucune chance de rencontrer un sentiment sur la route de notre déduction, si nous ne commençons pas par nous le donner tout entier au début, dans sa spécificité et son originalité irréductible. Par opposition au 'réductionnisme', à la manie de réduire... ou de déduire, Bergson veut que chaque expérience, chaque problème soient pensés à part et pour eux-mêmes, comme s'ils étaient seuls. On ne gagne donc rien à engendrer les réalités vivantes les unes à partir des autres : l'instinct à partir de l'intelligence, le souvenir à partir de l'habitude, l'homme à partir de l'animal, l'émotion complète à partir de l'émotion embryonnaire. »